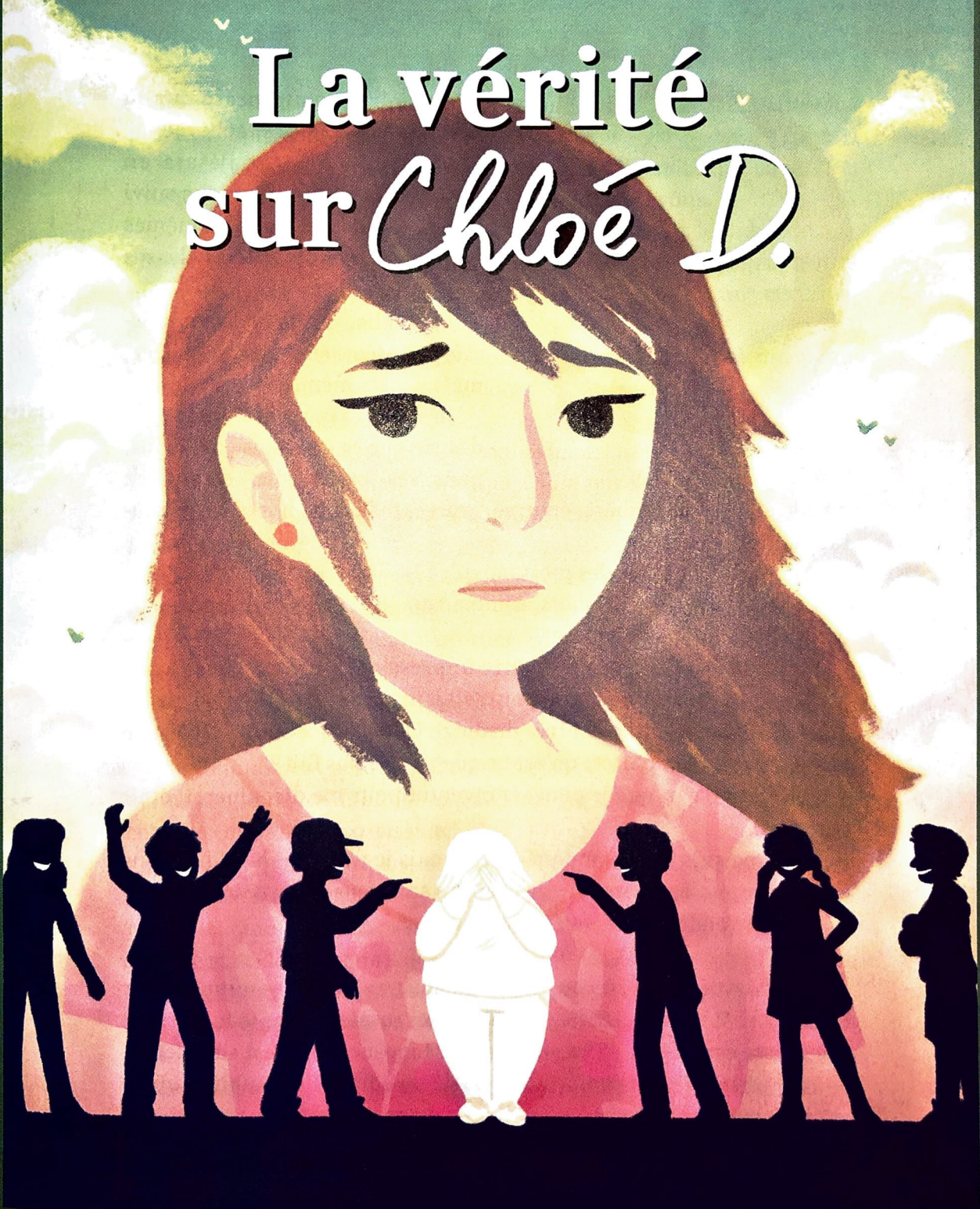


La vérité sur Chloé D.



C

ette histoire a commencé le jour où la vie de Chloé D. s'est achevée.

J'avais 15 ans, et j'étais en seconde. Chloé et moi avions suivi la même scolarité, dans les mêmes établissements, les mêmes classes depuis la maternelle.

J'ai réalisé que je ne la connaissais pas. Même école, même collège, mais pas les mêmes vies.

Je ne savais rien d'elle. Rien d'autre que ce que nous en disions, nous, ses "camarades" de classe :

qu'elle était grosse, obèse, énorme, grasse, difforme, horrible, dégoûtante, moche, bête...

Des mots. Rien que des mots.

Et pourtant, certains mots, comme "suicide", peuvent s'abattre sur vous à la façon d'un couperet.

La mort de Chloé m'a fait cette impression. Quelque chose avait changé, pour toujours. On ne pourrait jamais réparer ce qui avait été brisé. Je me suis sentie montrée du doigt. Chloé m'accusait : "Qu'est-ce que tu as fait ? Ou plutôt : qu'est-ce que tu n'as pas fait ?"

Peu importe ce que je pouvais inventer pour me disculper, il était trop tard.

Je ne me suis jamais moqué d'elle, mais je n'ai jamais eu non plus le courage, ou la générosité, de prendre sa défense contre les autres.

Je m'en voudrai toute ma vie.

Tout le lycée a été au courant de sa mort en quelques minutes. Par Instagram, WhatsApp, SMS... Les messages fusaient dans tous les sens : "La grosse est morte", "T'es au courant ? Liposuccion* s'est suicidée"...

Le jour même, les profs en ont parlé en cours. Ils voulaient qu'on exprime nos sentiments, qu'on dise ce qu'on éprouvait.

*Opération qui consiste à supprimer les excès de graisse par aspiration.

Dans ma classe, personne n'a ouvert la bouche. Monsieur Cahuzac, notre prof principal, a cherché à nous rassurer :

– C'est normal. Vous êtes sous le choc. Mais il faudra que ça sorte à un moment donné. Surtout, ne gardez pas ça pour vous.

À vrai dire, j'ai l'impression que c'était surtout eux, les adultes, qui étaient touchés. Madame Roy, notre prof d'histoire-géographie, a même pleuré en cours, devant nous. Nous avons ressenti une certaine gêne.

Quand je leur ai raconté cet épisode, mes parents ont dit qu'au moins, ça prouvait que les profs étaient attachés à leurs élèves. C'était humain, comme réaction.

Je me suis demandé si j'étais humaine, moi. Parce qu'apparemment, j'étais incapable de ressentir quelque chose que j'aurais dû ressentir.

J'avais peur aussi. Peur qu'on nous accuse, qu'on nous fasse des reproches.

Mais je n'arrivais pas être triste. Parce que, honnêtement, Chloé n'était pas une amie. Elle n'était l'amie de personne. C'était ça, son problème... Et c'est ce qui l'avait tuée.

J'ai ressorti les albums de famille. J'ai retrouvé mes photos de classe depuis l'école primaire.

J'ai longuement contemplé nos visages réjouis, qui devenaient de moins en moins ronds au fur et à mesure que nous grandissions... sauf celui de Chloé, qui grossissait.

Déjà, en CP, elle était grassouillette. Déjà, elle avait le regard triste. J'ai tourné les pages jusqu'à l'entrée au collège où certains d'entre nous ont commencé à dépasser les profs. J'ai regardé les couples d'amis se faire et se défaire au fil des années. Et Chloé, de plus en plus seule.

Elle ne sera pas sur la photo de seconde.

Peut-être même qu'on n'en fera pas, cette année.

Le lendemain, au lycée, on ne parlait que de ça. Il y a des filles qui pleuraient. Elles connaissaient à peine Chloé... Pourtant, elles

pleuraient très fort sous le préau. Tout à coup, Chloé n'était plus *la grosse*, mais *la pauvre Chloé*. *C'est horrible ce qui lui arrive. Elle était trop cool, elle ne méritait pas ça.*

Je n'ai rien dit, mais ça m'a énervée.

Je ne suis pas descendue à la récré de dix heures. Je suis restée dans les étages à écouter ma musique, seule. Je me suis adossée à la vitre, au bout du couloir, et j'ai attendu que ça sonne.

Les profs ont continué à vouloir nous faire parler. Mais ça ne sortait pas. Plus ça allait, plus mon malaise grandissait. Je n'arrêtais pas de penser à elle. J'avais l'impression que son souvenir allait me coller à la peau jusqu'à la fin de ma vie.

Et puis, le jour de l'enterrement est arrivé. On se serait cru dans un film : il pleuvait, il faisait froid et il y avait du vent.

Nous étions nombreux. Tous les profs étaient présents. La proviseuse et le proviseur-adjoint aussi, avec leurs conjoints.

La plupart des élèves assistaient à un enterrement pour la première fois. On baissait la tête, on n'en menait pas large. À aucun moment, nous n'avons évoqué le geste de Chloé, mais je crois que nous nous sentions tous penauds... Coupables.

À la fin, nous sommes repartis vers le parking, élèves et profs, pour laisser la famille tranquille avec leurs amis proches.

Je n'ai pas tout de suite compris qu'on m'appelait. Ninon m'a tapé sur l'épaule, je me suis arrêtée. Elle désignait madame D. qui venait vers moi.

Que me voulait-elle ?

Je suis allée à sa rencontre, je sentais le regard des autres, dans mon dos.

J'étais tellement impressionnée que je suis restée muette, une fois face à elle. Que pouvais-je dire ? Comment s'adresser à quelqu'un qui vient de perdre sa fille ?

J'ai tendu la main. La maman de Chloé l'a saisie et m'a attirée à elle pour m'embrasser. J'étais interdite.

– Justine, tu es venue. C'est tellement gentil. Elle t'aimait beaucoup, tu sais. Elle parlait souvent de toi.

J'ai eu honte, tout à coup. Elle m'aimait beaucoup ? Elle parlait souvent de moi ? Alors que je ne lui adressais jamais la parole !

La seule fois où j'avais échangé plus de deux mots avec elle au cours du trimestre, c'était pour qu'elle me passe des exercices de maths que je n'avais pas faits, juste avant qu'on entre en cours.

Elle m'avait gentiment dépannée. Je l'avais remerciée du bout des lèvres, mais je n'avais eu aucun scrupule à ne pas lui reparler après cela.

Madame D. s'est écartée tout en gardant une main posée sur mon avant-bras, et elle m'a dit tout bas :

– Est-ce que ça te dérangerait de passer à la maison ?

J'ai dû prendre un air ahuri parce qu'elle a tout de suite ajouté :

– Mon mari et moi aimerions te poser quelques questions, si cela ne te dérange pas.

– Des questions ? Mais...

– Cela ne prendra pas longtemps. Passe samedi, si tu es disponible.

J'ai bafouillé un "oui" peu assuré, et j'ai tourné les talons.

Dès le lendemain, au lycée, alors que les élèves ne désiraient qu'une chose — oublier ! —, la direction a convoqué l'ensemble des classes dans la salle polyvalente pour une information sur le harcèlement au lycée.

Ils étaient là au grand complet : la proviseure, le proviseur-adjoint, les deux CPE, les profs et les surveillants. Ils avaient fait venir des gens d'une association, avec un psychologue, qui nous ont parlé pendant deux heures. Il y a eu des projections de témoignages de gens qui avaient été victimes de harcèlement.

Au début, on était contents parce qu'on devait avoir maths et les cours ont sauté, mais au bout d'un moment, c'est devenu lourd.

Je n'arrêtais pas de penser à Chloé.

– Qu'est-ce que tu crois qu'ils te veulent, ses parents ? m'a demandé Sara.

J'ai haussé les épaules, comme si je m'en moquais, mais ça me turlupinait.

Les trois jours qui nous séparaient du week-end ont été les plus longs de ma vie. Je n'arrivais plus à me concentrer en classe parce que la question de Sara tournait en rond dans ma tête. Plus j'y pensais, moins je parvenais à croire que Chloé ait dit à ses parents que j'étais son amie.

L'ambiance de la classe me pesait. Émile C. et Quentin P. recommençaient à faire les idiots, les pleureuses ne pleuraient plus... Tout le monde était passé à autre chose.

Sauf moi. J'avais l'impression d'être la seule à me poser des questions sur notre responsabilité dans la mort de Chloé.

Mes parents ont été étonnés que monsieur et madame D. veuillent me voir, mais ils m'ont encouragée à y aller. Ils affirmaient que si je pouvais les aider à comprendre le geste de leur fille, il fallait que je leur parle. De mon côté, je continuais à me demander en quoi je pouvais leur être utile.

Enfin, samedi est arrivé. C'est avec un mélange de soulagement et d'appréhension que j'ai frappé à la porte des D.

Quand madame D. est venue m'ouvrir, j'ai tout de suite senti le poids d'une maison plongée dans le deuil. Il faisait sombre à l'intérieur, et il n'y avait aucun bruit. Chloé était partout en photo.

Madame D. était très gentille avec moi. Elle m'a reçue à la cuisine où elle m'a proposé un chocolat chaud.

– C'était sa boisson préférée, m'a-t-elle révélé après m'avoir servi.

Le papa de Chloé n'était pas là, ou alors il s'était réfugié quelque part dans la maison pour ne voir personne.



Madame D. s'est assise en face de moi. Elle a joint ses deux mains et elle a croisé les doigts, comme le font les adultes quand ils veulent vous dire quelque chose de grave et qu'ils ne savent pas par quel bout commencer.

J'ai attendu qu'elle se lance.

– Je t'ai demandé de venir parce que tu fais partie des rares personnes que Chloé appréciait.

J'ai dégluti et un goût amer s'est mêlé à celui du chocolat au lait.

– En fait, tu étais la seule.

Je n'en revenais pas. Elle se trompait de personne. Chloé lui avait parlé d'une autre Justine ; il ne pouvait pas s'agir de moi !

– Je... Je ne savais pas, ai-je dit. Enfin, je veux dire...

Je n'ai pas fini ma phrase.

– Elle était très réservée sur ses sentiments. Son père et moi l'avons appris par son journal intime.

Ses parents avaient lu son journal intime !

– Chloé avait de graves problèmes... relationnels. Je ne t'apprends rien.

Honte et crainte à la fois de ce qui allait suivre. Je ne parvenais pas à dire un mot. Pas même un "oui" ou un "non", ou un hochement de tête. J'étais paralysée.

Des larmes sont apparues sur les joues de madame D. Je ne savais plus où me mettre.

– Elle était victime de harcèlement au lycée. D’ailleurs, nous avons déposé une plainte.

J’ai dégluti si fort que madame D. a dû l’entendre.

– Les professeurs et l’administration étaient au courant. Ils ont fait preuve d’une très belle écoute. Mais ça n’a pas suffi.

Je me suis sentie obligée de dire quelque chose. Je ne pouvais pas continuer à me taire.

– Je ne savais pas que... Enfin, si, je savais que Chloé n’était pas très... Certains se moquaient d’elle de temps en temps, à cause de son...

– De son embonpoint.

Madame D. a souri tristement.

– Elle ne voulait pas que le lycée intervienne directement, a-t-elle ajouté. D’après elle, ça n’aurait fait qu’aggraver la situation, elle se serait fait traiter de moucharde.

Les mains et les lèvres de madame D. se sont mises à trembler, ses épaules à se soulever. Puis, elle a éclaté en sanglots.

– Je suis désolée de... Je... Pardon a-t-elle dit. Ça ne doit pas être agréable pour toi, mais...

J’ai réussi à marmonner quelque chose du genre : “C’est rien, je comprends.” Je me sentais stupide ! Et je me demandais ce que je faisais là.

– Nous avons tout fait pour l’aider, mais Chloé a fini par sombrer dans une grave dépression.

Madame D. s’est recroquevillée pour dissimuler son visage dans ses avant-bras. Au milieu de ses pleurs, j’ai réussi à comprendre :

– Nous redoutions ce qui s’est passé.

J’ai attendu qu’elle se calme. Je ne savais que faire. J’espérais que son mari revienne. Je ne voyais toujours pas ce qu’elle attendait de moi. Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle a dit :

– J’avais une question à te poser. Je voulais savoir si tu connaissais ce groupe.

Elle a sorti une feuille A4 de sa poche, qu’elle a dépliée. C’était la photocopie d’une espèce de prospectus sur lequel était écrit :

“Tu es obèse, tu es laide, tu coûtes cher à la société, tu devrais avoir honte de toi-même.” Le texte était signé *Mens sana in corpore sano*.

– Qu’est-ce que c’est ? ai-je réussi à articuler.

– Chloé a reçu plusieurs de ces messages anonymes. Son père et moi, nous nous demandions si cela émanait du lycée.

J’ai relu le mot. Je ne saisisais toujours pas. Mme D. s’est faite plus pressante.

– Est-ce que tu as entendu parler de ce groupuscule, *Mens sana in corpore sano* ? Est-ce que ce sont des élèves qui se cachent derrière cette devise ?

J’ai fait non de la tête.

– Les originaux sont entre les mains de la police, évidemment. Mais mon mari et moi savons qu’il peut être délicat de parler à des policiers.

Je continuais à secouer la tête de gauche à droite, en même temps que ça faisait tilt dans ma tête. “Mens sana”, “In corpore sano”. C’est comme ça qu’Émile et Quentin se saluaient tous les matins en croisant leurs avant-bras, poings fermés. L’un dit “Mens sana”, l’autre est censé répondre “In corpore sano”. Je n’avais jamais fait attention, ni cherché à savoir ce que ça voulait dire. Je pensais que c’était un de leurs jeux vidéo débiles.

Pendant que je cogitais, Mme D. a ajouté :

– C’est du latin. Ça veut dire “Une âme saine dans un corps sain”. Elle ne nous en avait rien dit, mais en lisant son journal intime, nous avons trouvé ce papier, et quatre autres identiques. Quelqu’un les lui postait et ça arrivait ici sous enveloppe. Dire que nous pensions qu’elle avait des amis qui lui écrivaient ! Nous avons été complètement aveugles.

– Et vous pensez que son... Que ça a un rapport avec...

– Bien entendu. Ces gens sont responsables de son suicide ! Je sais qu’elle allait mal, mais c’est peut-être la goutte qui a fait déborder le vase. Si tu sais quoi que ce soit, il faut que tu me le dises !

Elle avait haussé le ton, comme si elle me faisait un reproche. Puis elle a immédiatement regretté de s’être emportée. J’ai répondu :

- Je vous jure que je ne sais rien. Mais je me renseignerai.
- Je suis désolée, je ne devrais pas t'embêter avec ça. Ce n'est pas à toi de faire ces démarches. C'est à la police. Nous ne savons plus où nous en sommes...

Je suis restée encore une demi-heure dans la cuisine avec la maman de Chloé. Elle a changé de conversation et commencé à me poser des questions sur moi, sur mes résultats en classe, sur mes projets... Elle répétait "C'est bien, c'est bien", après chacune de mes réponses. Je ne sais pas si notre conversation lui faisait du bien ou, au contraire, davantage de peine. Peut-être un peu des deux.

Quand je suis sortie dans la rue, j'étais sonnée. Tout en me dirigeant vers le métro, je réfléchissais aux prospectus que Chloé avait reçus et je me repassais les événements des derniers jours : nous aurions pu aider Chloé. Si elle n'avait pas été aussi isolée au lycée, si quelqu'un l'avait écoutée... Elle ne serait pas morte si elle avait eu des amis. Si, si seulement...

Le problème de Chloé n'était pas tant le manque d'amis ; c'était surtout qu'elle avait des ennemis. Je devais faire quelque chose de bien pour elle, quelque chose de constructif.

Je repensais à Émile et Quentin. Voilà les véritables coupables ! Je revoyais leurs sourires narquois, leur méchanceté qui se lisait sur leurs visages. C'est eux qui devaient payer. Il fallait que je trouve un moyen de les confondre.

Le lundi matin, dès que Sara est sortie du métro et que nous nous sommes retrouvées devant le lycée, elle m'a demandé comment ça s'était passé avec les parents de Chloé, ce qu'ils m'avaient dit.

- Bah, rien, ai-je répondu. Ils voulaient juste me demander si elle avait des amis.

Sara n'a pas insisté. Sans savoir pourquoi, je ne tenais pas à lui révéler la conversation que nous avions eue.

Et puis, dans la matinée, juste après la récréation, les flics ont débarqué au lycée.

Je n'ai pas été surprise, sachant que monsieur et madame D. avaient porté plainte. Mais dans la classe, ça a créé une onde de choc. J'ai vu le visage d'Émile et Quentin se crispier quand M. Cahuzac nous a annoncé que des policiers allaient passer pendant le cours pour s'adresser à nous. Ils faisaient moins les marioles, tout à coup.

Les policiers étaient deux, un homme et une femme. Ils ne portaient pas l'uniforme, mais ils étaient très impressionnants. Lui avait un physique de rugbyman; elle était petite et menue, mais avait une mine déterminée et pas commode. Ils étaient accompagnés de la proviseure.

– Je vous présente le lieutenant Dubor et le capitaine Calvet, de la brigade criminelle du SRPJ* de Toulouse. Je vous demande d'écouter attentivement ce qu'ils ont à vous dire.

Le monsieur est resté en retrait pendant que la dame s'avancit et nous lançait un bonjour sévère, comme si elle nous accusait déjà.

Pendant qu'elle nous expliquait la raison de leur présence — la plainte déposée par les parents de Chloé, l'enquête ouverte par le procureur de la République —, je jetais des coups d'œil furtifs à Émile et à Quentin. Leurs mines se décomposaient au fur et à mesure que la policière



* Service régional de police judiciaire.

déroulait son discours. Ils échangeaient des regards en coin. Quentin faisait bouger sa jambe droite, Émile triturait un stylo quatre couleurs.

– Si vous détenez la moindre information qui pourrait nous aider à établir l'identité de celui, ou celle, ou ceux qui s'en prenaient à votre camarade de classe, vous devez nous la communiquer. Même si vous estimez que ce sont des renseignements sans importance ; quelque chose que vous avez vu, une scène à laquelle vous avez assisté... Il est de votre devoir de nous en faire part. Ce sont souvent des détails qui font la différence, dans une enquête. Se taire quand on sait quelque chose constitue une entrave à la justice. C'est passible de poursuites.

Je ne sais pas si c'était du bluff, mais ça a été efficace. Tout le monde s'est tendu, dans la classe. J'ai à nouveau observé Émile et Quentin ; ils étaient blêmes. C'est à ce moment-là que j'ai acquis la conviction qu'ils étaient les auteurs des mots envoyés à Chloé. Ce qui m'a étonnée, c'est que la policière a parlé de plainte pour harcèlement sans évoquer les notes en question. Je me demandais pourquoi, mais je me suis dit que ça allait m'être utile pour élaborer le plan dont l'idée venait de germer dans mon esprit.

Le soir même, je me suis mise au travail. J'ai rédigé une lettre de menace à l'ordinateur.

“Je suis en possession des mots que vous avez envoyés à Chloé, avec vos empreintes dessus. Je sais que c'est vous que les flics recherchent. Rendez-vous dimanche à 15 h sur la place Occitane, au-dessus du centre Saint-Georges. Apportez 1 000 euros et vous aurez les originaux des mots. Si vous n'êtes pas là, il partent direct chez les flics.”

Je n'avais aucune certitude, aucune preuve, évidemment ; mais si Émile et Quentin venaient, ce serait un aveu.

Je ne savais pas ce que j'attendais : entendre des confessions de leur part ? Constater leur malaise ? Lire la peur sur leurs visages ? Je n'étais même pas certaine de me rendre au rendez-vous.

Six jours devaient s'écouler avant la confrontation. Le plus dur a été d'agir comme si de rien n'était pendant tout ce temps.

En milieu de semaine, j'ai compris qu'Émile et Quentin avaient reçu les lettres : leur comportement a changé. Jusque-là, et depuis que les policiers étaient passés dans notre classe, je les sentais nerveux. Mais jeudi, ça a pris d'autres proportions. Ils ne parvenaient plus à dissimuler leur agitation. Tout le monde a commencé à se demander ce qui se passait. Moi, je les observais et je savais à quoi ils pensaient, je devinais les questions qu'ils se posaient... Ils avaient vraiment l'air désemparés. J'avais presque de la peine pour eux.

Enfin, le jour fatidique est arrivé. Je suis allée au lieu de rendez-vous, au centre de la place Occitane, sans savoir ce que nous pourrions nous dire. J'ignorais toujours mes propres intentions.

J'avais peur. Comment allaient-ils réagir en découvrant que leur maître chanteur, c'était moi ? Surtout, quand ils comprendraient que je n'étais pas en possession des notes, comme je le prétendais ?

Ils sont apparus en haut des marches, sur ma droite, côté boulevard. Ils ont marqué un temps d'arrêt en me reconnaissant. J'ai senti que Quentin avait envie de faire demi-tour. Mais Émile l'a retenu. Ils se sont remis à marcher. Méfiants, ils lançaient des regards à droite et à gauche.

Ils ont parcouru les dix derniers mètres qui nous séparaient au ralenti, tête baissée. Eux, d'habitude si crâneurs, avaient perdu toute arrogance. J'ai cru voir des larmes couler sur les joues d'Émile.

Ils auraient pu s'étonner et dire "Toi ?", mais j'ai ouvert les hostilités :
– C'était donc vous !

Ils ont compris : jusqu'à présent, je n'étais pas sûre à 100 % qu'ils étaient les auteurs des prospectus. Je n'avais aucune preuve. Mes parents appelaient cela "prêcher le faux pour savoir le vrai", et Émile et Quentin étaient tombés dans le panneau.

– Tu vas nous dénoncer ? a murmuré Quentin, la voix brisée par un sanglot qui ne demandait qu'à éclater.

Ils faisaient pitié à voir. Mais j'ai repensé à Chloé, et la colère a remplacé la pitié.

– Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

Ils évitaient de croiser mon regard. Leurs têtes se sont affaissées un peu plus. On aurait dit qu'ils allaient tomber en avant et demander grâce, à genoux.

– On a les mille euros, dit Émile en me tendant une enveloppe.

– Tu es débile, ou quoi ? Tu crois que c'est ça qui m'intéresse ?

– Mais...

Il a remis l'enveloppe au fond de la poche intérieure de son blouson.

– On a été très cons. On le sait. On regrette, maintenant. On a fait ça pour s'amuser, mais jamais on n'aurait imaginé que ça pouvait aller si loin. On est désolés, DÉSOLÉS qu'elle soit morte !

Pendant qu'Émile parlait, Quentin s'est mis à pleurer pour de bon. Moi-même, je n'étais pas loin de craquer. J'oscillais entre tristesse et envie de les taper. Je leur ai fait remarquer :

– Tout ça, c'est aux parents de Chloé qu'il faut le dire.



Pour la première fois, ils ont levé les yeux vers moi.

– Vous leur devez la vérité.

– Ils vont nous détester !

– Au contraire, je crois qu'ils vous en seront reconnaissants. Ils ont besoin d'une explication. Sans ça, ils n'arriveront jamais à faire leur deuil.

Quentin a gémi :

– On va aller en prison.

Je n'avais aucune idée de ce qu'ils risquaient véritablement. Nous étions mineurs. Peut-être qu'ils s'en sortiraient avec une simple amende, ou des travaux d'intérêt général. Ou peut-être que c'était assez grave pour qu'ils soient condamnés à de la prison, vu qu'ils avaient plus de 13 ans ; et monsieur Chalaguère nous avait appris en économie-droit que c'était l'âge de responsabilité pénale.

Ça a pris plus d'une demi-heure pour les convaincre de me suivre chez les D. Émile était d'accord, mais Quentin refusait. Pourtant, au fond, il savait que c'était la seule solution. Il ne trouvait tout simplement pas le courage de franchir le pas.

Il a fini par céder, un peu parce que je menaçais de les dénoncer, et parce qu'Émile disait que, de toute façon, avec ou sans lui, il leur parlerait.

Nous avons pris le métro et je les ai accompagnés chez les D., à qui j'ai expliqué qu'Émile et Quentin étaient en classe avec leur fille et qu'ils avaient quelque chose à leur dire.

Monsieur et madame D. se sont assis dans la cuisine, là où j'étais quelques jours auparavant avec la maman de Chloé, et ils ont écouté les deux garçons sans les interrompre, sans prononcer la moindre parole.

Quand Quentin et Émile ont terminé et ont présenté leurs excuses, monsieur et madame D. se sont levés et nous ont demandé de partir, sans poser la moindre question, sans faire le moindre reproche.

Émile et Quentin sont repartis sans savoir comment interpréter leur réaction. Après ces aveux, ils s'attendaient à subir des représailles. Ils auraient ce qu'ils méritaient, mais ils semblaient apaisés. Ils étaient prêts à assumer leurs actes.

Ils sont rentrés chez eux, mais avant de me quitter, ils m'ont remerciée. Je n'en revenais pas. Cela leur ressemblait si peu. Je me suis même demandé s'ils ne se moquaient pas de moi.

Le lendemain, le proviseur les a convoqués, ainsi que leurs parents. Il s'est entretenu avec eux pendant au moins deux heures.

Émile et Quentin n'ont pas échappé à l'expulsion.

La nouvelle de leur renvoi s'est répandue dans l'établissement comme une traînée de poudre. Et même si personne, à part moi, n'en connaissait la cause, les élèves ont vite fait le rapprochement. Les commentaires allaient bon train. Certains trouvaient que ce n'était pas suffisant. Ils espéraient qu'il y aurait un procès et qu'Émile et Quentin seraient condamnés.

Je me suis retrouvée au milieu d'une de ces conversations dans la queue de la cantine. Chacun y allait de sa remarque moralisatrice.

– Vous seriez d'accord pour les accompagner dans le box des accusés ?
ai-je rétorqué à ceux qui voulaient les voir incarcérés.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Complices.

Ils ne voyaient pas où je voulais en venir.

– On est tous complices. On s'est tous moqués de Chloé à un moment donné.

J'ai quitté la file avant qu'ils aient le temps de répondre.

Qu'est-ce qui me prenait ? J'étais en train de défendre Émile et Quentin ! Pourtant, c'est moi qui les avais poussés à se dénoncer après les avoir fait chanter.

Je ne supportais plus l'hypocrisie ambiante. Au moins, Émile et

Quentin faisaient face à leurs responsabilités. Les autres... Nous autres... Nous n'étions que des moutons prêts à se transformer en chiens pour aboyer avec la meute. Ça me dégoûtait.

Quelques jours plus tard, le proviseur, accompagné des parents de Chloé, des deux policiers qui étaient déjà venus nous parler, mais surtout, d'Émile et Quentin, a fait irruption pendant le cours de maths.

Il a expliqué qu'ils passaient dans toutes les classes pour délivrer un message que nous devions écouter avec "solennité, gravité et respect".

Quentin s'est alors avancé sur l'estrade. Il était blême. J'ai à peine reconnu sa voix. Il a répété ce qu'il avait dit aux parents de Chloé en ma présence. Puis Émile, tout aussi fébrile, a pris la parole et demandé pardon pour tout le mal qu'ils avaient fait.

Il n'y avait pas un bruit dans les rangs. Nous étions tous abasourdis.

Ça a ensuite été au tour des policiers de parler. Ils ont expliqué que Quentin et Émile auraient pu être poursuivis et jugés pour leurs actes si les parents de Chloé n'avaient pas accepté de retirer leur plainte.

– Techniquement, ils étaient passibles de prison ferme, a asséné l'un des policiers comme s'il nous mettait tous en garde.

Enfin, les parents de Chloé se sont approchés. Mme D. a posé sa main sur l'épaule de Quentin et s'est adressée à nous. Il y avait trois tonnes de tristesse dans sa voix, mais zéro gramme de haine. Au contraire. Elle semblait plaindre Émile et Quentin.

– Nous pardonnons, dit-elle. Parce que nous ne souhaitons à personne de commencer sa vie avec ce poids sur les épaules. Nous pardonnons, mais nous voulons que Chloé...

Elle s'est interrompue pour déglutir, et nous avons dégluti avec elle.

– Nous ne voulons pas que Chloé soit morte pour rien. Émile et Quentin en ont tiré une leçon. Mais vous tous, également, devez en tirer une leçon : les mots peuvent tuer. Mais l'absence de mots aussi.

Ils sont ressortis et nous avons senti un immense vide après leur départ. J'étais dévastée, comme les autres dans la classe, mais j'étais enfin soulagée. J'avais le sentiment d'avoir fait quelque chose de bien pour Chloé et pour ses parents.

Le prof a respecté notre silence. On entendait quelques reniflements ici ou là. Certains s'essuyaient les yeux, d'autres se mouchaient.

Pour la première, nous avons pleuré. Mais chacun pour soi. Pas pour prouver quoi que ce soit aux autres.

Fin

L'AUTEUR...

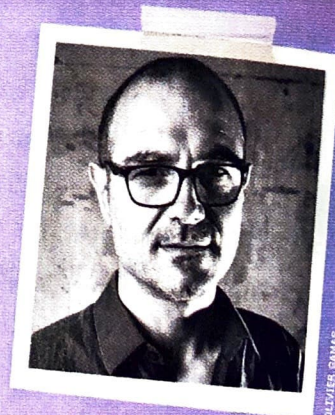
Benoît Séverac

POURQUOI J'ÉCRIS ?

Je suis sensible à l'injustice, quelle que soit sa forme (racisme, homophobie, sexisme...). Nous pouvons tous en être victimes à un moment donné. Mes histoires naissent souvent du désir de dénoncer un dysfonctionnement de notre société.

POURQUOI CETTE HISTOIRE EN PARTICULIER ?

Il est compliqué de se positionner par rapport à un groupe. Comme tout le monde, je peux faire preuve de lâcheté. Ainsi, j'aurais pu être Justine, qui prend conscience (un peu tard) qu'elle n'a pas agi comme il fallait vis-à-vis de Chloé D. Mais j'aurais pu appartenir à la majorité passive, tout aussi responsable des malheurs de Chloé que ses persécuteurs. D'ailleurs, j'aurais aussi pu être l'un d'eux. Mon but était de faire réfléchir le lecteur au personnage qu'il aurait pu incarner.



OLIVIER GANAS

MES CONSEILS EN MUSIQUE ET LECTURE

- Écoutez (les paroles de) *The Clash*.
- Lisez *Paris est tout petit* de Maité Bernard (Syros) et *Droneboy* d'Hervé Jubert (Syros).

